

Études littéraires africaines

TANG (Alice Delphine), *Écriture féminine et tradition africaine. L'introduction du « Mbock Bassa » dans l'esthétique de Were Were Liking*. Préface de Jacques Fame Ndong. Paris : L'Harmattan, coll. L'Harmattan Cameroun, 2009, 201 p. – ISBN 978-2-296-07553-5



Marie-Rose Abomo-Maurin

Numéro 28, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028819ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028819ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Abomo-Maurin, M.-R. (2009). Compte rendu de [TANG (Alice Delphine), *Écriture féminine et tradition africaine. L'introduction du « Mbock Bassa » dans l'esthétique de Were Were Liking*. Préface de Jacques Fame Ndong. Paris : L'Harmattan, coll. L'Harmattan Cameroun, 2009, 201 p. – ISBN 978-2-296-07553-5]. *Études littéraires africaines*, (28), 106–108. <https://doi.org/10.7202/1028819ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

trop de collègues anglo-américains, il ne se précipite pas sur les derniers concepts à la mode pour les imposer aux textes africains, mais encore il établit un ordre dans ses deux recueils d'articles ; pour celui-ci : des « pionniers et doctrinaires de l'époque coloniale » (p. 7) aux espoirs puis aux désespoirs qui suivirent. Cela facilite, assurément, la lecture, mais du même coup J. Riesz nous laisse sur une note plutôt triste et grise. L'état des mentalités et des productions est-il si uniforme dans toute l'étendue de l'Afrique ? C'est pourquoi il serait intéressant de jeter un pont vers l'Afrique du Sud ou les littératures maghrébines.

En outre, J. Riesz fait très habilement référence non seulement aux auteurs européens (Dante, Machiavel, Racine, Mallarmé, Rousseau, Bachmann, etc.), mais aussi aux schémas critiques standards pour les appliquer à la littérature africaine : Weinrich, Spitzer, Auerbach, Bachelard, Genette, Blanchot, Girard, Lejeune, Pierce, etc. L'*index nominum* est éloquent. C'est là le meilleur des services à rendre aux littératures africaines : montrer qu'elles fonctionnent comme les autres, on ne le fait peut-être pas assez. Trop de travaux de recherche s'enferment encore à tort dans un nationalisme bien artificiel : y a-t-il vraiment – prises au hasard – une littérature béninoise, ou guinéenne, ou mauritanienne ? J. Riesz a raison de postuler « des liens intrinsèques entre la “bibliothèque coloniale” d'un côté et la littérature africaine [soulignons l'emploi du singulier] en langues européennes (française surtout) de l'autre » (p. 7). Voilà la marque du vrai comparatiste qu'est J. Riesz.

La référence à la bibliothèque coloniale permet de souligner un dernier trait essentiel. Jamais le sens de l'histoire et les réalités politiques ne sont oubliés ou minorés, ce qui nous vaut quelques pages mémorielles fortes. Par exemple, l'article sur la tuerie de Thiaroye en 1944 (I, 6) a été pour moi une révélation qui me fait enfin comprendre certaines « hosties noires ». De même avec l'article sur l'Anthologie de Dietrich Westermann (II, 9), la comparaison des Français et des Allemands en Afrique (I, 4), l'article liminaire (« “Astres et désastres” – D'une figure de pensée dans les relations historiques entre la France et ses anciennes colonies »), etc. : J. Riesz est un civilisationniste autant qu'un vrai littéraire ; voilà qui est très précieux et peut-être un peu rare pour le domaine concerné.

Il faut lire – et conserver dans sa bibliothèque – *Astres et Désastres* (ainsi évidemment que *De la littérature coloniale à la littérature africaine*), surtout si l'on est néophyte ou parfois sceptique vis-à-vis des études francophones !

■ Francis CLAUDON

TANG (ALICE DELPHINE), *ÉCRITURE FÉMININE ET TRADITION AFRICAINE. L'INTRODUCTION DU « MBOCK BASSA » DANS L'ESTHÉTIQUE DE WERE WERE LIKING*. PRÉFACE DE JACQUES FAME NDONGO. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. L'HARMATTAN CAMEROUN, 2009, 201 P. – ISBN 978-2-296-07553-5.

Préfacée par Jacques Fame Ndongo, l'étude critique d'Alice Delphine Tang compte trois chapitres. L'introduction met en relief une interrogation essentielle, à laquelle le reste de l'ouvrage tente de donner une réponse : la défini-

tion de la notion de littérature. L'analyse cherche également à circonscrire la nature de l'écriture féminine en Afrique et tente enfin de décrypter le *Mbock Bassa* dans les œuvres de Were Were Liking, qui s'enracinent profondément dans l'univers africain en général et bassa en particulier. Alors que la femme n'est pratiquement jamais admise dans les confréries regroupant les initiés mâles, voici que l'écrivaine ivoiro-camerounaise fait ressortir dans ses textes des éléments de la confrérie *Mbock*, par la description des punitions, voire des exécutions infligées aux transgresseurs d'interdits et aux criminels. Relevant du sacré, ces punitions sont l'œuvre des divinités du *Mbock*. Mais n'est-ce pas un paradoxe que ce soit justement une femme qui mette en lumière ces pratiques de l'ombre ?

Partant de l'oralité (chap. I) comme source première d'inspiration de l'esthétique romanesque de Were Were Liking, A.D. Tang réhabilite, à l'instar de la romancière elle-même, les genres oraux. Certaines des œuvres de l'Ivoiro-Camerounaise perpétuent cette tradition à travers la structure du « chant-roman », où berceuses, extraits de chants épiques ou contes occupent une place de choix, sans que disparaisse la tonalité satirique qui sous-tend toute son écriture. La prosopopée, le symbole et le recours au mythe créent alors une dynamique par laquelle l'écriture présente une vision particulière du monde. Toute l'œuvre de Were Were Liking subit l'influence d'une culture traditionnelle (chap. II) qui surgit à chaque lecture. Le bassa, sa langue maternelle, s'impose à travers des emplois et des images qui confirment une formation solide à l'école de la tradition. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que la langue de l'auteure, dans l'évocation de la confrérie du *Mbock*, relève de ce mysticisme qui plonge le lecteur dans les abysses de l'univers bassa, qui demande à son tour à être décrypté. Même la médecine semble appartenir à cet univers mystique qui fait de la nuit le moment par excellence pour y accéder, pour peu qu'elle s'appuie sur les croyances ancestrales. C'est donc un retour à la sagesse des ancêtres qui semble ici préconisé.

Pourtant, dans l'évocation de cet univers mystique bassa, la romancière continue à respecter la structure classique du roman (chap. III) dans ses écrits. On y retrouve les figures et les voix distinctes de l'auteur et du narrateur, la multiplication des instances narratives au fil du récit, créant des effets de polyphonie ; et si les précisions spatio-temporelles produisent l'illusion référentielle, à d'autres endroits, des imprécisions délibérées suscitent le sentiment que les épisodes évoqués ont une valeur pérenne. Quant aux personnages, ils tiennent aussi bien de l'espèce humaine que de celle des animaux, à l'instar de ce qui se passe dans l'univers des contes. Mais l'étude met surtout en exergue la place et le rôle des femmes. Par ailleurs, Were Were Liking imprime à ses œuvres cette dimension initiatique qu'on retrouve par ailleurs dans la création du village Ki-Yi Mbock, qui a vu le jour non loin d'Abidjan et reste un lieu d'expérimentation d'un mode de vie s'inspirant fortement des pratiques de la tradition. C'est à la fois une réalité socioculturelle et une vision idéologique du monde qu'A.D. Tang met en valeur dans son étude. Cette approche idéologique de l'œuvre consiste en la promotion de la culture africaine, culture qui ne peut se concevoir en dehors d'un

engagement politique, celui de l'auteure, pour qui le premier des combats est celui des droits de la femme.

■ Marie-Rose ABOMO-MAURIN

DE TORO (ALFONSO), *ÉPISTÉMOLOGIES. « LE MAGHREB »*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ÉTUDES TRANSNATIONALES, FRANCOPHONES ET COMPARÉES, 2009, 275 P. – ISBN 978-2-296-08964-8.

Cet ouvrage trouve son point de départ dans un double constat : si, au cours des trente dernières années, les approches herméneutique, historique, sociologique et sociocritique ont permis de donner une base scientifique aux études sur le Maghreb, plus particulièrement aux travaux consacrés à la littérature, il faut reconnaître, cependant, que cette dernière a rarement été analysée à partir de son propre système épistémologique. De là le projet de penser et de décrire la culture du Maghreb « en partant *du cœur de son système épistémologique* » (p. 7 ; l'auteur souligne) tel qu'élaboré par Abdelkébir Khatibi dans *L'Amour bilingue* (1983), *Maghreb pluriel* (1983), *Penser le Maghreb* (1993), et par Assia Djebar dans *Ces voix qui m'assiègent* (1999). Il s'agit aussi de « démontrer que quelques auteurs [maghrébins] ont été les premiers à formuler des théories et des concepts devenus, quelques années plus tard, *main stream* dans la théorie de la culture internationale » (p. 7).

Autrement dit, l'ambition est de montrer qu'il existe un cadre conceptuel ou épistémologique dynamique développé par des auteurs maghrébins à partir de la multiplicité culturelle et linguistique du Maghreb ; ce cadre permet de comprendre plus efficacement la culture et les littératures maghrébines et de se défaire de tout impérialisme culturel ou linguistique réducteur. Au confluent des « épistémès de l'Islam et du christianisme, de l'Orient et de l'Occident » (p. 7), ce cadre conceptuel a donné à la théorie de la culture internationale des outils précieux d'analyse, telles les notions aujourd'hui capitales d'hybridité, de passage, de transversalité, qui déconstruisent la représentation hégémonique de la francophonie, de la culture, de l'identité et de la nation, au profit d'« une société aux multiples identités et références culturelles » (p. 65) ou des cartes culturelles identitaires transnationales ou planétaires. Chez les auteurs analysés, Alfonso de Toro montre l'apport important, dans le domaine de la théorie de l'histoire comme construction ou fiction (Rachid Boudjedra), de la théorie de la culture, de l'écriture et d'une pensée non hégémonique de la francophonie (Abdelkébir Khatibi, Assia Djebar, Boualem Sansal), et de la théorie du genre avant même la parution de *Gender Trouble* de J. Butler (Tahar Ben Jelloun).

Sans surprise, c'est A. Khatibi, écrivain par excellence des passages, des interfaces et des marges, « fondateur des stratégies planétaires culturelles, littéraires et politiques » (p. 85) et promoteur d'une « pensée autre », décolonisée, se pensant en dehors « de tous les concepts traditionnels de nation, d'identité, de culture ainsi que des stéréotypes concernant l'occident et l'orient » (p. 91), qui est au centre de cet ouvrage parfois ardu à cause de la multitude de concepts techniques. D'où l'importance du premier chapitre